

# Peter Handke

## Don Juan

(raconté par lui-même)



folio



COLLECTION FOLIO



Peter Handke

# Don Juan

(raconté par lui-même)

*Traduit de l'allemand (Autriche)  
par Georges-Arthur Goldschmidt*

Gallimard

*Titre original :*

DON JUAN  
ERZÄHLT VON IHM SELBST

© Suhrkamp Verlag Frankfurt am Main, 2004.  
© Éditions Gallimard, 2006, pour la traduction française.

Couverture : Photo © plainpicture / Ilona Wellmann (détail).

Peter Handke est né à Griffen, en Autriche, en 1942. Il vit actuellement en France, près de Paris. Son œuvre romanesque lui a valu le prix Büchner, l'un des prix littéraires allemands les plus importants. Il est aussi l'auteur de pièces de théâtre dont *La chevauchée sur le lac de Constance* et il a porté lui-même à l'écran *La femme gauchère*. Depuis son premier roman, *Le colporteur*, suivi par *Le malheur indifférent*, *Essai sur la fatigue*, *Essai sur le juke-box*, *Essai sur la journée réussie*, en passant par *L'angoisse du gardien de but au moment du penalty*, Peter Handke a construit une œuvre qui fait de lui l'un des principaux écrivains de langue allemande d'aujourd'hui.





« *Chi son'io tu non saprai* »  
(Qui je suis, tu ne le sauras pas)

DA PONTE/MOZART



Don Juan avait été depuis toujours à la recherche d'un auditeur. En moi, un beau jour, il a trouvé. Son histoire, il ne me l'a pas racontée à la première personne, mais à la troisième. C'est ainsi qu'elle me vient maintenant à l'esprit.

En ce temps-là, de manière passagère, près des vestiges de Port-Royal des Champs, au dix-septième siècle le plus célèbre mais aussi le plus discuté des établissements conventuels de France, je cuisinai pour moi seul, dans mon auberge. Les quelques chambres étaient devenues une partie de mon habitat privé. Tous les mois d'hiver et de printemps, je les passais à ne faire la cuisine que pour mon propre usage, à travailler dans la maison et le jardin, mais principalement à lire et, de temps à autre, à regarder par l'une ou l'autre des vieilles petites fenêtres de mon auberge, un ancien pavillon de garde à l'entrée de Port-Royal des Champs.

Depuis longtemps, je vivais sans voisins. Et cela ne tenait pas à moi. Rien de mieux que des voisins et d'être soi-même voisin. Mais l'idée de voisinage avait échoué ou bien n'était-elle plus de ce temps? Toutefois, dans le jeu de l'offre et de la demande, c'était moi qui avais failli. Mon offre, hôte ou cuisinier, n'avait plus cours. Je n'avais pas été à la hauteur en tant qu'homme d'affaires. Or, l'une des rares choses en quoi je crois, c'est que les affaires rapprochent les gens; que le jeu de l'achat et de la vente anime la vie sociale.

En mai, dans l'ensemble je laissai le jardinage de côté et ne fis plus que regarder pousser ou dépérir les légumes plantés ou semés par moi. J'adoptai la même attitude à l'égard des arbres fruitiers, plantés aussi par moi une décennie plus tôt, lors de l'acquisition du pavillon de garde et de sa transformation en auberge. Rondes sur rondes du matin au soir, à travers le jardin, de la vallée du ruisseau profondément entaillée dans le plateau d'Île-de-France, vers les pommes, les poires et les noix, un livre à la main, sans même remuer un doigt. Et cuisiner et mijoter pour moi-même, en ces semaines de printemps, je le fis presque seulement par habitude. Le jardin à l'abandon semblait se rétablir. Du nouveau, du fertile, vint s'y ajouter.

Même lire me disait de moins en moins. Le matin du jour où Don Juan vint se réfugier chez moi, je pris la résolution que, pour un temps, c'en était fini des livres. Quoique je fusse au milieu dans la lecture de deux témoignages prémonitoires non seulement de la littérature française et non seulement du dix-septième siècle, la défense par Jean Racine des religieuses de Port-Royal et la polémique de Blaise Pascal contre leurs contempteurs jésuites, je décidai, d'un instant sur l'autre, que j'avais assez lu pour un certain temps. Assez lu? Plus sauvage encore était ma pensée matinale : « Assez de la lecture ! » Or, tous les jours de ma vie, j'avais été un lecteur. Cuisinier et lecteur. Et quel cuisinier. Et quel lecteur. Et je compris aussi pourquoi, depuis quelque temps, les corbeaux hurlaient de par les airs, furieux : L'état du monde provoquait leur ire ou était-ce le mien?

L'arrivée de Don Juan cet après-midi de mai remplaça la lecture. Et fit plus que simplement remplacer. Le seul fait qu'il s'agissait de « Don Juan », au lieu de tous ces astucieux pères jésuites disparus du dix-septième siècle, au lieu aussi disons de Lucien Leuwen, de Raskolnikov, ou d'un Mijnherr Pepperkorn, d'un Señor Buendia ou d'un commissaire Maigret, je ressentis cela comme un coup d'air libérateur. En même temps la venue de Don Juan m'apporta, littéralement, l'expansion et le déploiement in-

térieurs que seule la lecture aussi excitée (et éfarée) que béate procurait. Cela aurait tout aussi bien pu être Gauvain, Lancelot ou Feirefiz, à la peau pie, le demi-frère de Perceval — non, ce dernier — sûrement pas ! Ou alors peut-être aussi le prince Mychkine. Ce fut pourtant Don Juan qui arriva. Et celui-ci d'ailleurs n'était pas sans ressembler aux dits héros ou vagabonds du Moyen Âge.

Vint-il ? apparut-il ? Il tomba, roula plutôt, dans mon jardin, par-dessus le mur dont la façade de l'auberge qui donnait sur la route n'était qu'une partie. Et c'était vraiment une belle journée. Après un matin d'un gris terne, comme si souvent au-dessus de l'Île-de-France, le ciel s'était éclairci et semblait continuer à s'éclaircir avec insistance, à s'éclairer et s'éclairer encore. Le silence d'après-midi était certes trompeur comme toujours. Mais pour l'instant c'était lui qui dominait et agissait. Longtemps déjà avant que Don Juan eût fait son entrée dans mon champ de vision, on avait pu l'entendre haleter. Enfant, un jour à la campagne, j'avais vu un jeune valet de ferme s'enfuir devant les gendarmes. Dans sa fuite, il passa près de moi, sur un sentier en pente et dans un premier temps on n'entendait que ses poursuivants crier « halte ! ». Aujourd'hui encore je vois le visage de celui qu'on pourchassait ainsi, rouge, gonflé, son corps comme ratatiné et les bras qui se ba-

lançaient, d'autant plus longs. Mais ce qui me poursuit plus fortement encore, ce que j'ai gardé de lui à l'oreille, c'était plus et moins qu'un halètement, c'était aussi plus et moins qu'un sifflement qui lui éclatait dans les lobes des poumons. On ne pouvait même pas parler de poumons ni même de lobes. C'est de cet homme tout entier que retentissait, surgissait le bruit que j'ai à l'oreille, pas de son intérieur, mais de sa surface; de son dehors; du moindre morceau de peau, du moindre pore. Et il ne provenait pas non plus d'un seul être humain déterminé, mais d'une multitude — d'un sur-nombre et non seulement par rapport à ses poursuivants qui hurlaient et se rapprochaient sensiblement de lui, mais aussi par rapport aux choses naturelles de la campagne, tout alentour. Cette rumeur, cette vibration, si nettement qu'elle fût issue du dernier orifice du pourchassé, a gardé pour moi quelque chose de gigantesque, comme une sorte de violence fondamentale.

Dès que j'entendis la respiration de Don Juan, loin à l'horizon, et déjà tout près à l'oreille, j'eus devant moi le fugitif de jadis. Les cris des gendarmes d'alors remplacés par le bruit d'une motocyclette. Elle vrombissait aux coups d'accélérateur et par creux et bosses semblait se rapprocher constamment du jardin, autrement que

cette respiration qui l'avait aussitôt rempli et le remplissait encore.

En un endroit, la vieille muraille s'était un peu effondrée et il y avait une sorte de brèche que j'avais laissée exprès. C'est à travers elle que Don Juan se jeta tête la première dans ma propriété. Une sorte de javelot ou de lance, il est vrai, l'avait précédé. Ce projectile arriva en traçant une courbe dans les airs et se planta dans la terre, à mes pieds. Le chat, dans l'herbe, eut un bref regard et se rendormit aussitôt et déjà un moineau — quel autre oiseau en aurait été sinon capable ? — se posa sur la lance qui vibrait encore et se mit à vibrer avec elle. La lance n'était en réalité qu'une branche de coudrier, légèrement taillée en pointe, comme on pouvait en couper partout dans les forêts autour de Port-Royal.

Celui qui en son temps avait été pourchassé par la gendarmerie de campagne n'avait pas eu d'yeux pour moi. Sans regard, dans un visage rouge feu, les pupilles délavées comme celles d'un poisson, il était passé à côté de moi, l'enfant, le pas lourd (un pas lourd et de la dernière force). Mais en revanche, je fus vu par ce Don Juan en fuite. Déjà lorsque son corps, tête et épaules d'abord, arriva au vol par la brèche, un peu comme la branche, il m'avait pris dans son regard, net et en grand. Et bien que ce fût notre



première rencontre, cet intrus me parut à l'instant familier. Je le sus sans même qu'il ait eu besoin de se présenter — ce que sur le moment il était hors d'état de faire, sa respiration, un étrange chant uniforme : j'avais Don Juan devant moi, non pas « un » Don Juan, non, lui, Don Juan.

Pas souvent, mais tout de même de temps à autre au cours de ma vie, des gens totalement étrangers, eux justement, me semblèrent familiers au premier regard, et cette familiarité, sans entraîner une connaissance plus approfondie, avait mené plus loin. On pouvait en faire quelque chose. Alors que les fois précédentes (trop rares) cet autre était devenu un familier, à l'apparition de Don Juan, ce fut l'inverse : ce fut de lui que vint le premier regard et il rendit les choses claires, d'emblée, le rôle de confident de l'histoire dont il avait à se débarrasser, c'était à moi qu'il était dévolu.

Et pourtant il y avait quelque chose de commun entre le pourchassé d'il y a bien, bien longtemps et le Don Juan de maintenant. Tous deux prodiguaient une image de solennité. En effet, le garçon haletant avait déboulé, trébuchant en habits de fête que la population des campagnes revêtait pour se rendre à l'église. Et le Don Juan d'aujourd'hui avait lui aussi pris la fuite en habit de fête, bien qu'il fût spécial, il est vrai, comme

fait pour l'air bleu de mai. En outre, la fuite de jadis comme celle de maintenant dégageait une manière de festivité. À ceci près que c'était de Don Juan lui-même que provenait ce rayonnement qui l'entourait, mais celui autour du jeune gars en revanche provenait — oui, de quoi donc? De sa personne en tout cas, rien n'avait rayonné, mais alors rien du tout.

La moto des poursuivants s'était-elle embourbée dans le fond de vallée du Rhodon, aujourd'hui encore marécageux par endroits? Le bruit de moteur venait toujours du même endroit. Puis, plus de bruit d'accélération. Le véhicule vrombissait à distance de façon régulière, presque pacifique. Don Juan et moi, nous nous mîmes au creux du mur et regardâmes la contrée ensemble. À demi caché par la verdure claire des bois de prairie, un couple était assis sur la moto qui virait et partait à grands tournants entre les bouleaux et les aulnes. Le droit d'asile des emprises de l'ancienne abbaye de Port-Royal des Champs valait encore. Personne ne pouvait être poursuivi en deçà des limites de celle-ci. Quiconque y mettait le pied et quoi qu'il ait pu commettre était pour le moment en sécurité. De plus, on le voyait au regard du couple, Don Juan n'était pas celui qu'ils poursuivaient. C'en était un autre qu'ils voulaient tuer. La femme surtout était troublée. L'homme pour finir fit même un signe amical à Don Juan.

Comme il convenait à un couple de motocyclistes contemporains et/ou classiques, il était vêtu de cuir noir et portait des casques intégraux, semblables comme le sont seulement des casques intégraux. Bien évidemment, les cheveux de la femme, visiblement jeune, sur le siège arrière, qui avaient flotté au vent par-dessous le casque étaient blonds, de toute façon. À les voir passer, tous deux, homme et femme, avaient quelque chose d'un frère et d'une sœur, de jumeaux, même. Certes, la manière dont la femme étreignait l'homme par-derrière et le fait que le cuir collait visiblement à même la peau étaient en contradiction avec cela. Tous deux s'étaient rhabillés en hâte, tous les boutons, les pressions et fermetures éclair étaient ouverts et tout ce qui pouvait bâiller sur le vêtement bâillait plus ou moins. Feuilles, brins d'herbe, fragments de coquilles (y inclus des restes d'escargots), aiguilles de pin étaient restés collés sur le dos à moitié dénudé de l'homme, sur le sien seulement. Les omoplates de la jeune femme étaient d'un blanc immaculé. Tout au plus, vîmes-nous un moment durant une pelucheuse semence de peuplier s'y accrocher — et déjà envolée. Ce n'étaient pas un frère et une sœur qui s'étaient élancés là pour éventuellement s'en prendre à Don Juan et l'anéantir. Je m'étonnai des aiguilles de pin profondément imprimées sur la peau, dans le dos du conduc-

teur. Il n'y avait que des feuillus dans toute la région de Port-Royal.

Le visage assez large et plat de Don Juan resta encore quelque temps tavelé et me rendit Feirefiz vivant en chair et en os, comme jadis je m'étais figuré ce demi-frère de Perceval, à la lecture de Chrétien de Troyes, de façon si imagée, conçu d'une « Mauresque ». Sauf que Don Juan ne se révéla pas pommelé noir-blanc comme son prédécesseur, mais rouge-blanc, rouge foncé-blanc. De plus le motif restait limité au visage et ne s'étendait pas tout le long du corps comme chez mon Feirefiz. Le cou était dégagé. La surface du visage peau-rouge tel un échiquier devant moi. Et dedans, grands les yeux, et pas si troublés que cela par la fuite. Que je veuille bien le considérer comme aussi réel que n'importe quoi d'autre, me dit-il, tout en faisant rentrer la lame du couteau à cran d'arrêt dans sa main. Puis il me signifia avoir faim. En sueur et desséché comme il l'était, il n'avait pas tant envie de boire, mais plutôt de manger. Et je le compris, moi le cuisinier qui partis lui préparer quelque chose sur-le-champ. Et à quel point il était réel cet homme ! Je ne sais plus en quelle langue, cet après-midi-là de mai, Don Juan s'adressa à moi, près des ruines de Port-Royal. Peu importait : je le compris d'une manière ou d'une autre